Alain Mabanckou est né au Congo-Brazzaville en 1966. Lauréat du prix des Cinq Continents de la Francophonie, du prix Ouest-France/Étonnants Voyageurs et du prix RFO du livre pour son roman *Verre Cassé* (Seuil, 2005), il s'est vu décerner le prix Renaudot pour son roman, *Mémoires de porc-épic* (Seuil, 2006). Il est également l'auteur de l'essai *Lettre à Jimmy*. Il enseigne aujourd'hui la littérature francophone à l'université de Californie-Los Angeles.

Alain Mabanckou

BLACK BAZAR

ROMAN

Éditions du Seuil
*25, bd Romain-Roland, Paris XIV^e^*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0211-1218-4
(ISBN 978-2-02-097337-3, 1re publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Pauline Kengué, ma mère

Prologue

Quatre mois se sont écoulés depuis que ma compagne s'est enfuie avec notre fille et L'Hybride, un type qui joue du tam-tam dans un groupe que personne ne connaît en France, y compris à Monaco et en Corse. En fait je cherche maintenant à déménager d'ici. J'en ai assez du comportement de mon voisin monsieur Hippocrate qui ne me fait plus de cadeaux, qui m'épie lorsque je descends au sous-sol dans le local des poubelles et qui m'accuse de tous les maux de la terre. En plus, quand j'entre chez moi je ne supporte plus de deviner la silhouette de mon ex et celle de L'Hybride qui rôde quelque part. J'ai pourtant nettoyé le studio de fond en comble, j'ai même repeint les murs en jaune à la place du bleu ciel qu'il y avait avant. Il n'y a donc aucune trace qui devrait rappeler qu'une femme et un enfant vivaient avec moi dans cette pièce. Sauf peut-être la chaussure que ma compagne a oubliée sans doute dans sa précipitation. Ce jour-là elle devait se dire que je pouvais rentrer d'un instant à l'autre et la surprendre en train de rassembler ses affaires alors que moi je savourais ma Pelforth au Jip's. Si je suis tombé sur cette chaussure c'est un peu grâce aux

conseils d'un de mes potes du Jip's, Paul du grand Congo. Il m'avait confié entre deux verres de bière que lorsqu'une femme te quitte il faut à tout prix que tu déplaces ton lit pour tirer un trait sur ta vie passée et éviter les cauchemars dans lesquels des petits hommes te hantent et te veulent du mal. Il avait raison. J'ai eu en effet plein de cauchemars pendant les sept nuits qui ont suivi le départ de mon ex. Je sautais des Murailles de Chine et retombais dans le vide. J'avais des ailes, je m'envolais très haut, je parcourais plus de dix mille kilomètres en quelques secondes, puis je me posais sur un sommet dix fois plus haut que l'Himalaya et vingt-cinq fois plus haut que nos montagnes de la forêt du Mayombe. Je me retrouvais au milieu des Pygmées du Gabon qui m'encerclaient avec des sagaies empoisonnées. Je ne pouvais pas les semer, ils volaient plus vite que moi. Pendant mon enfance on nous disait qu'ils avaient des pouvoirs surnaturels parce qu'ils étaient les premiers hommes à qui Dieu avait confié les clés de la Terre depuis les temps de la Genèse. C'est à eux que le Seigneur s'était adressé le cinquième jour de la Création lorsqu'Il avait dit : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre… » En ce temps-là, comme ces petits hommes se demandaient encore ce qu'ils allaient manger ici-bas, eh bien Dieu qui lisait dans les pensées de toute créature avait rajouté, pour rassurer nos Pygmées du Gabon : « Voici, je vous donne, pour vous en nourrir, toute plante portant sa semence partout sur la terre, et tous les arbres fruitiers portant leur semence. » De nos jours l'homme détruit la flore et c'est peut-être pour ça que

les Pygmées du Gabon viennent nous épouvanter dans nos rêves.

Durant ces cauchemars je me retournais dans le lit, je transpirais comme si j'avais de la fièvre. Les Pygmées du Gabon s'apprêtaient à jeter ma fille dans une marmite remplie d'huile de palme bouillante.

Moi je criais :

– Ah non, ah non, les gars ! C'est ma fille ! C'est ma fille ! C'est la petite Henriette ! Elle est innocente ! Si vous voulez, prenez-moi à sa place ! Ne faites pas honte à l'humanité, vous êtes nos ancêtres ! Montrez au monde entier que le cannibalisme n'existe pas chez nous, que c'est une invention des explorateurs, surtout des Africains qui écrivent des livres !

Et le plus vieux d'entre eux s'avançait vers moi avec sa barbe grise, ses yeux rouges et ses dents jaunâtres :

– Mais qui t'a raconté que nous autres on est des cannibales, hein ? Nous on est végétariens à cent pour cent ! Nous allons seulement sacrifier ton enfant pour qu'il y ait de la pluie. On a besoin de tout son sang, après on te la rendra…

J'appelais alors mon ex au secours, et c'est là que je me réveillais en sursaut pour constater qu'il n'y avait en fait pas de Pygmées du Gabon, que j'étais seul, que j'avais dormi sans éteindre la lumière et la télévision.

Ce n'est que lorsque j'ai déplacé le lit que ces petits hommes ont enfin disparu…

*

Je vais régulièrement au Jip's, le bar afro-cubain, près de la fontaine des Halles, dans le I^er^ arrondissement, je peux même dire que j'y vais maintenant plus que d'habitude. Parfois je somnole jusqu'à ce que je sois réveillé par les bruits des chaises que l'agent de sécurité Lazio est en train de ranger en grommelant des jurons parce que quelqu'un s'est barré sans payer et qu'on s'en prend à lui alors qu'il est là pour distribuer des coups de poing aux voyous des banlieues et non pour savoir qui n'a pas réglé son addition. Willy le barman lui rappelle qu'il n'y a pas de différence entre un voyou qui casse tout et un client qui ne veut pas payer. Les deux doivent recevoir des coups de poing même s'il faut frapper un peu moins fort le mauvais payeur…

Avant d'entrer dans le bar je jette toujours un œil en face, là où se situait Le Vogue à l'âme, un magasin de sous-vêtements féminins. C'est pas pour rien que je regarde par là-bas : c'est là que travaillait mon ex. L'établissement a fermé définitivement, et personne ne sait pour quelles raisons. Du coup, le Chinois qui tient un restaurant un peu plus loin, à la rue de la Grande-Truanderie, il a fini par racheter les lieux pour installer un pressing…

Ces derniers temps lorsque je me pointe au Jip's Roger Le Franco-Ivoirien me saute dessus. Il a ouï-dire par Paul du grand Congo que pour noyer mon chagrin après le départ de mon ex et surmonter ma

colère contre L'Hybride j'écris un journal chez moi avec une machine à écrire que j'ai achetée dans un dépôt-vente de la porte de Vincennes.

Avant-hier par exemple quand il m'a vu arriver il ne m'a même pas laissé le temps de me rapprocher au comptoir jusqu'à l'endroit où se tient souvent Paul du grand Congo pour mieux regarder les filles qui passent dans la rue Saint-Denis.

Il m'a dit :

– Ça tombe bien, Fessologue, tu es là, je t'attendais ! Paul du grand Congo m'a appris que tu écris des trucs et que ça s'appelle *Black Bazar* ! C'est quoi cette arnaque que tu nous prépares ? Pourquoi écris-tu ? Tu crois que c'est tout le monde qui peut écrire des histoires, hein ? Est-ce que c'est pas par hasard une nouvelle astuce que tu as dénichée pour te mettre au chômage, passer entre les mailles des filets du système, piquer les allocations, creuser au passage le trou de la sécu et mettre en panne l'ascenseur social de la Gaule ?

J'avais l'impression d'entendre monsieur Hippocrate me parler dans le local des poubelles de notre immeuble. Roger Le Franco-Ivoirien a compris que je n'avais pas apprécié ce ton et il a commandé deux Pelforth pour me prendre aux sentiments.

– Écoute, mon gars, sois réaliste ! Laisse tomber tes histoires de t'asseoir et d'écrire tous les jours, y a des gens plus calés pour ça, et ces gens-là on les voit à la télé, ils parlent bien, et quand ils parlent y a un sujet, y a un verbe et y a un complément. Ils sont nés pour ça, ils ont été élevés dans ça, alors que nous autres les nègres, c'est pas notre dada,

l'écriture. Nous c'est l'oralité des ancêtres, nous c'est les contes de la brousse et de la forêt, les aventures de Leuk-le-Lièvre qu'on raconte aux enfants autour d'un feu qui crépite au rythme du tam-tam. Notre problème c'est qu'on n'a pas inventé l'imprimerie et le Bic, et on sera toujours les derniers assis au fond de la classe à s'imaginer qu'on pourrait écrire l'histoire du continent noir avec nos sagaies. Est-ce que tu me comprends ? En plus on a un accent bizarre, ça se lit aussi dans ce que nous écrivons, or les gens n'aiment pas ça. D'ailleurs il faut avoir un vécu pour écrire. Et toi, qu'est-ce que tu as comme vécu, hein ? Rien ! Zéro ! Moi par contre j'aurais des choses et des choses à raconter parce que je suis un métis, je suis plus clair que toi, c'est un avantage important. Si je n'ai pas encore écrit une seule ligne à ce jour c'est que le temps me manque. Je me rattraperai quand je serai à la retraite dans une belle maison en pleine campagne, et le monde entier saura ce qu'est un chef-d'œuvre !

Il a avalé d'un seul coup son verre de Pelforth puis, après un moment de silence, il m'a demandé :

– Puisque tu prétends que tu écris, est-ce qu'il y a au moins un mouton blanc dans tes histoires à toi ?

J'ai dit que je n'aimais pas les moutons et que je n'en avais jamais vu de cette couleur.

– Tu veux me dire qu'il n'y a pas de moutons dans ton quartier, au Congo là-bas ?

– Si, y en a chez les commerçants du quartier Trois-Cents, mais leurs moutons ne sont même pas blancs, ils sont tout noirs, parfois avec des taches,

et c'est pas avec des moutons comme ça qu'on peut raconter des histoires crédibles. En plus les commerçants les dépècent et les vendent en brochettes le soir dans les rues.

– Bon, d'accord, mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi une mer et un vieil homme qui va à la pêche avec un petit garçon ?

J'ai dit non parce que la mer me fait peur surtout que, comme beaucoup d'autres gens au pays, j'avais vu *Les Dents de la mer* et étais sorti du cinéma Rex avant la fin de ce film.

Il a fait signe à Willy de nous déposer deux autres Pelforth.

– Bon, d'accord, a-t-il repris, mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi un vieux qui lit des romans d'amour en pleine brousse ?

– Ah non, comment d'ailleurs peut-on faire parvenir des romans d'amour au cœur de la brousse ? C'est une mission impossible chez nous, notre arrière-pays est très enclavé. On n'a qu'une seule route qui va là-bas, et elle date de l'époque coloniale.

– Vous êtes indépendants depuis bientôt un demi-siècle et tu me dis qu'il n'y a qu'une seule route ? Qu'est-ce que vous avez foutu pendant tout ce temps ? Faut arrêter de toujours montrer du doigt les colons ! Les Blancs sont partis, ils vous ont tout laissé, y compris des maisons coloniales, de l'électricité, un chemin de fer, de l'eau potable, un fleuve, un océan Atlantique, un port maritime, de la Nivaquine, du merchurochrome et un centre-ville !

– Je n'y suis pour rien, moi, c'est la faute de nos gouvernants. S'ils avaient au moins rénové la route que les colons nous ont laissée, eh bien aujourd'hui ton vieux pourrait recevoir des romans d'amour. Et cette route coloniale, tu sais, c'est une honte…

– Qu'est-ce qu'il y a, hein ? Pourquoi c'est une honte ? Tu es contre les colons ou quoi ? Moi je dis que les pauvres colons il faut leur rendre hommage ! Y en a marre qu'on les accuse à tort et à travers alors qu'ils ont fait consciencieusement leur boulot pour nous délivrer des ténèbres et nous apporter la civilisation ! Est-ce qu'ils étaient obligés de faire tout ça, hein ? Tu te rends pas compte qu'ils ont bossé comme des dingues ? Y avait les moustiques, les diables, les sorciers, les cannibales, les mambas verts, la maladie du sommeil, la fièvre jaune, la fièvre bleue, la fièvre orange, la fièvre arc-en-ciel et que sais-je encore. Y avait tous ces maux sur nos terres d'ébène, notre Afrique fantôme au point que même Tintin était contraint de faire le déplacement en personne pour notre bien ! Donc c'est pas moi qui vais avoir une rancœur contre les colons ! Tu es bien d'accord que Tintin a été chez toi au Congo ? Et ce Tintin est-ce qu'il s'est posé mille et une questions ? Est-ce qu'il n'est pas venu avec ses amis, un capitaine barbu qui insulte tout le monde et un petit chien blanc plus intelligent que toi et moi réunis, hein ? S'il est passé par là, tu peux toi aussi, dans tes histoires que tu écris, envoyer les romans d'amour à ce vieux par cette route coloniale !

– Oui, mais elle est trop dangereuse, cette route, surtout en temps de pluies.

– Où est le problème ?

– Il pleut sans cesse chez nous, et quand il pleut c'est mille fois plus que le Déluge…

Après un silence et deux gorgées de bière, irrité que j'aie toujours réponse à tout, Roger Le Franco-Ivoirien a tapé du poing sur la table :

– Je ne fais que t'aider, c'est tout ! Est-ce que tu comprends qu'écrire c'est pas blaguer, hein ? C'est ceux qui écrivent les histoires qui doivent inventer les situations, pas moi. Fais donc fonctionner ton imagination, aide ce vieux qui s'emmerde en brousse pour qu'il ait des romans d'amour !

Comme je ne répondais plus, il a capitulé :

– Bon d'accord, je sais, je m'énerve pour rien, excuse-moi, je te demande peut-être l'impossible. Je mesure en fait la difficulté de la tâche. Mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi une jeune Japonaise mythomane qui confie à son psychanalyste qu'elle n'entend plus de musique, je veux dire par là qu'elle n'éprouve plus de jouissance ?

C'était à mon tour de m'énerver :

– Ah non, ah non, je ne vais pas aller jusqu'au Japon pour une histoire d'une mythomane qui ne jouit plus !

– Tu es contre les Japonais ou quoi ?

– Pas du tout, mais pourquoi pas, pendant que nous y sommes, aller aussi en Haïti et parler du vaudou, hein ? Ça va pas la tête, non ? Est-ce que tu ne serais pas un petit obsédé sexuel, toi ? Tu as déjà fait jouir une femme, toi ?

– Chuuuuut ! Tu n'as pas besoin de crier et de m'insulter, tout le monde t'entend dans le bar, et c'est pas bien. Un écrivain doit être discret, il doit observer son environnement pour mieux le décrire avec minutie… Mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi un ivrogne qui va dans le pays des morts pour retrouver son tireur de vin de palme décédé accidentellement au pied d'un palmier ?

J'ai dit non parce que je n'ai jamais mis les pieds dans le pays des morts, je ne tiens pas à y aller pour rien au monde surtout que c'est encore plus loin que le Japon et Haïti.

– Oui, mais ce n'est qu'une histoire que tu dois raconter, il faut t'imaginer que tu y vas. C'est pas sorcier, non ?

– Je n'irai pas là-bas. Y a des lieux qui attirent la malédiction, c'est pas mon truc à moi les histoires de ceux qui vont dans le pays des morts.

– Bon, d'accord, d'accord, mais est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi un grand amour au temps du choléra entre un pauvre télégraphiste et une jeune écolière qui finira plutôt par épouser un médecin plus tard ?

– C'est quoi un télégraphiste ? ai-je demandé d'un ton faussement naïf.

– On n'est vraiment pas sortis de l'auberge ! Je vois qu'il te faut travailler ton vocabulaire… Est-ce qu'il y a au moins dans tes histoires à toi un drame de jalousie avec un peintre qui tue une femme qu'il a rencontrée lors d'une exposition, une femme qui admirait pourtant une de ses toiles ?

– Ne me parle pas de peinture !

– Ah bon ? Tu n'aimes pas la peinture et tu te dis écrivain ?

– La peinture d'aujourd'hui m'énerve. Au pays j'ai vu la reproduction d'une toile au Centre culturel français, ça s'appelait *Les Demoiselles d'Avignon*, et c'était laid comme la gueule d'un bouledogue.

– En fait tu ne comprends rien à la peinture, et ça c'est un grand handicap… Mais est-ce qu'il y a dans tes histoires à toi un personnage avec un tambour, un personnage qui, dès l'âge de trois ans ne voudra pas grandir, un personnage qui sera plus tard pensionnaire d'une maison de santé et racontera sa vie à son gardien à travers un judas, hein ? En plus, si je dis ça c'est toujours pour t'aider un peu parce que tu ne sais pas où tu mets les pieds et qui sont les gens qui t'ont précédé dans ça. Ce serait bien aussi que ce gardien de la maison de santé ait une âme d'artiste, qu'il fabrique par exemple des ficelles nouées qu'il montrerait à son pensionnaire, tu vois ce que je veux dire, hein ?

Je lui ai signifié que j'ai un personnage qui bat du tam-tam, je le surnomme L'Hybride. C'est ce type-là qui est parti au pays avec ma compagne et ma fille.

J'ai beuglé :

– Si tu me parles encore de tambour ou de tam-tam je sors de ce bar ! J'en ai assez ! Je m'en vais !

Et je suis sorti du Jip's comme une fusée car il devenait de plus en plus ivre. Je lui ai dit que je ne lui parlerais plus de mes projets et qu'il devait oublier ce que Paul du grand Congo lui avait raconté.

J'ai lancé :

– Tu ne comprends rien à rien ! J'écris comme je vis, je passe du coq à l'âne et de l'âne au coq, c'est ça aussi vivre si tu ne le sais pas. C'est pas parce que tu m'as acheté quelques Pelforth que tu vas me chier dessus avec tes moutons blancs et tes vieux qui vont à la mer ou qui lisent des romans d'amour. Moi j'ai un vrai pote qui m'écoute, c'est Louis-Philippe, et il est haïtien. Lui alors c'est un écrivain, pas un brailleur de ton espèce qui attend la retraite pour pondre son chef-d'œuvre que le monde entier lira. Tu n'as qu'à aller te faire voir ailleurs !

Je l'ai entendu répliquer d'une voix métallique au moment où Paul du grand Congo entrait :

– Tout a déjà été écrit ici-bas, Fessologue ! Tout ! Et moi j'ai lu tous les grands livres du monde ! C'est pas toi qui viendras changer les choses. Et surtout que je ne retrouve pas mon nom dans ton journal d'un cocu ! D'ailleurs où se trouvent ta femme et ta fille actuellement, hein ? Tu es incapable de dire ça dans tes écrits parce que tu as honte que les gens le sachent ! Tu crois écrire, or tu vomis en fait ta colère contre ton ex et le troubadour qui te l'a piquée ! Bien fait pour toi !

I

C'est pas du tout moi qui creuse le trou de la Sécurité sociale. Quand je suis arrivé ici il existait déjà, on en parlait d'ailleurs depuis des décennies. Certains prétendaient même que lorsqu'on marchait dans la rue on pouvait se retrouver dedans parce qu'il n'y avait pas de panneaux qui prévenaient les gens, je n'avais alors rien à me reprocher et, pour me rassurer, je me répétais que cette histoire de trou n'était qu'un des arguments de quelques politiciens de l'opposition qui voulaient empêcher le gouvernement de travailler pour que son bilan soit catastrophique au moment des élections…

Or voilà que ceux qui ont débattu à la télé il y a une semaine ont déclaré qu'à ce rythme-là on allait droit vers « une chute vertigineuse sans précédent ». C'est à cause d'eux que je recommence à m'inquiéter sérieusement, surtout que même Roger Le Franco-Ivoirien laisse entendre que moi aussi je contribue à l'aggravation de la situation parce que je travaille à mi-temps et passe mon temps devant ma machine à écrire…

À écouter les gens bien informés qui discutaient à la télé j'ai cru comprendre que la situation était plus que grave, qu'elle était désespérée. Que le pays avait perdu et la bataille et la guerre. Ils ont parlé de déficit, de mauvaise gestion, de gouvernance calamiteuse et de bien d'autres trucs. J'ai pris des notes en vrac sur des étiquettes de Pelforth que j'avais achetées la veille chez notre Arabe du coin, un type gentil qui me lance toujours lorsque j'entre dans son magasin :

– « L'Occident nous a trop longtemps gavés de mensonges et gonflés de pestilences… » Est-ce que tu sais quel poète noir a eu le courage de dire ça, hein ?

Tout au long de ce débat très animé je n'ai pas quitté des yeux mon téléviseur. C'était pour moi un grand exploit. D'ordinaire je préfère regarder les films d'amour ou les émissions qui me promettent que je pourrais gagner une voiture à vitesses automatiques si je compose le numéro de téléphone qui est affiché en bas de l'écran. Oh, avant j'aimais aussi les émissions dans lesquelles des couples étaient catapultés dans une île d'Amérique du Sud où ils étaient séparés et livrés à la tentation d'autres hommes et d'autres femmes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant douze jours. À l'époque c'est vrai que je ne ratais aucun épisode, je plaisantais avec mon ex et la défiais de partir avec moi dans cette aventure puisque paraît-il que c'est loin là-bas que les couples se rendent compte que leur amour est indéboulonnable. L'enjeu c'était en fait de voir à

la fin si l'homme et la femme allaient retourner ensemble à la maison, bras dessus, bras dessous, ou s'ils allaient s'échanger des noms d'oiseaux migrateurs et ne plus se parler pour de bon. Ma compagne ne rigolait pas quand je lui lançais ce défi, elle s'imaginait réellement que je ne rêvais que d'aller me taper les blondes, les rousses et les brunes aux derrières bien ronds comme les femmes de chez nous parce que moi je suis fou de ces derrières-là. Elle disait que les femmes qu'on voyait à la télé c'étaient pas de vraies femmes, que c'était le maquillage qui les rendait comme ça puisqu'elle n'avait jamais croisé ce type de femmes au Franprix ou au Monoprix où elle faisait ses courses, au bout de notre rue. En plus elle s'insurgeait contre moi parce que parmi ces hommes et ces femmes largués dans l'île, il y en avait qui tombaient dans le péché de la chair dès le premier jour, et on les voyait forniquer dans la piscine ; il y en avait aussi qui observaient un petit délai de carence avant de rattraper le temps perdu et de s'envoyer en l'air dans tous les bosquets de ce paradis. J'appartenais, d'après elle, à la première catégorie, celle des pécheurs pressés de croquer la première pomme venue. Si j'ai cessé de suivre ce genre d'émissions depuis un moment, c'est que j'ai appris qu'il y a souvent de faux couples qui roulent les téléspectateurs dans la farine de manioc. Est-ce que c'est une manière de procéder, ça ?…

Cette fois-ci je regardais donc autre chose, et c'était un débat qui me mettait en cause indirectement. Sur le plateau la bagarre allait presque éclater

entre les invités. Ils ont prononcé neuf cent vingt-cinq fois les mots « trou » et « sécu ». Y a eu un reportage dans une caisse d'assurance maladie et dans une pharmacie. Comme par coïncidence ça se passait dans notre quartier, mais un peu plus loin là-bas, vers la mairie. Les hommes et les femmes qui s'exprimaient dans le reportage critiquaient ouvertement le système de notre sécu, ils ignoraient que des petits micros et des caméras avaient été planqués quelque part pour les surprendre, qu'ils seraient vus dans la France entière, y compris à Monaco et en Corse. Ils expliquaient comment ils fermaient les yeux sur certains abus parce qu'ils n'en avaient rien à foutre, que de toute façon l'argent qu'on jetait par les fenêtres dans les remboursements de ceci ou de cela ça ne sortait pas de leurs poches à eux…

À la fin de l'émission il fallait bien qu'on nous donne des solutions, et on n'a eu droit qu'à des généralisations. « L'État doit jouer son rôle », a tonné un chauve qui ramenait ses deux derniers cheveux de la nuque jusqu'à son front proéminent. « Il faut prendre en urgence des mesures drastiques », a dit un homme qui se rasait très mal, sans doute avec la crème épilatoire de sa femme. « Il faut un plan Marshall *hic et nunc* », a avancé un homme qui, de profil ou de face, ressemblait à une sole. « Il faut serrer les boulons », a rajouté une femme qui portait des lunettes grosses comme les roues d'une bicyclette des premières années de l'Occupation. « Il faut… il faut, il faut étudier… étudier… le comportement des… des assurés so… so… sociaux, les pou… pou… pou… les

pousser à changer leurs habitudes de con… de consommation des médi… cacaments. Il faut aussi… aussi… organiser une véritable chasse à la fraude », a rétorqué un type qui bégayait au quart de tour et qui terminait difficilement ses phrases. Le générique de fin est arrivé, les débatteurs souriaient, se congratulaient, ils étaient heureux d'avoir fait une bonne prestation.

Je savais que mon voisin aussi avait suivi l'émission. J'entendais sa télé depuis chez moi. Ce que j'ignorais encore c'est qu'il allait me casser les pieds avec cette histoire…

*

Le lendemain, alors que j'avais encore les yeux tout rouges à cause de cette empoignade télévisée, mon voisin de palier m'a croisé dans le local des poubelles et m'a abordé avec un ton chargé d'ironie :

– Je ne vous l'apprends pas, la situation est grave ! Très grave ! Il paraît que le trou de la sécu ne fait que se creuser à cause de certains voyous qui n'ont pas le sens des valeurs républicaines et qui menacent notre démocratie. Je ne cite le nom de personne, mais il faut faire quelque chose !

Pourquoi s'adressait-il à moi ? On ne s'entend pas lui et moi. On se parle à peine, et d'ailleurs le courant n'est jamais passé entre nous depuis les premiers jours où j'avais mis les pieds dans cet immeuble avec mes malles de vêtements pour alors rejoindre celle qui allait devenir plus tard la mère de ma fille.

J'ai pris mon temps avant de lui répondre, je ne voulais pas m'emporter. Je lui ai dit que je voyais de quoi il parlait, que moi aussi j'avais suivi l'émission. Que le trou de la sécu était en effet profond, qu'il y avait déjà plusieurs victimes dedans. Que j'avais mille et une questions qui me traversaient maintenant l'esprit depuis ce débat. Que je voulais voir un peu plus clair dans cette histoire.

– Oui, mais c'est maintenant qu'il faut faire quelque chose ! Y en a marre des gens comme vous qui attendent toujours de voir un peu plus clair alors que le trou continue à s'aggraver ! Dites, pendant que nous y sommes, est-ce que votre nouveau métier à vous c'est de rester à la maison et de taper comme ça tous les jours sur une putain de machine à écrire dont le bruit fait trembler tout l'immeuble ? Est-ce que ça fait vraiment bouillir la marmite ou c'est pour ne pas dire aux gens que vous êtes en fait au chômage ?

Comme je n'ai pas bronché, avant de sortir du local il a détaillé un moment mes pompes et mon costard Cerruti 1884. Je croyais que j'avais mis les pieds dans la crasse ou que j'avais des taches sur mes vêtements.

Il a aussitôt murmuré, d'un air dépité :

– Pour déposer les ordures dans un local est-ce qu'on est vraiment obligé d'être bien sapé comme si on se rendait à un mariage, hein ? Ces habits doivent coûter très cher !

Je ne sais pas pourquoi il s'imagine que j'achète mes fringues avec l'argent de la sécu, son argent à lui. À bien voir c'est lui qui avale des médicaments à longueur de journée, les remplace selon son humeur,